

XYZ. La revue de la nouvelle



Écrans

Jean-Michel Vernet

Écrans

Number 29, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3705ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vernet, J. (1992). Écrans. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 45–49.

ÉCRANS

JEAN-MICHEL VERNET

Le film

Une fois encore, elle a glissé la cassette dans le magnétoscope et l'image aussitôt est apparue sur l'écran. Dieu sait pourtant que ce film ne l'intéresse guère; des images stéréotypées de paysages qu'elle ne saurait identifier défilent sous ses yeux, sans parvenir à capter son attention, tout occupée qu'elle est à tendre l'oreille pour ne rien perdre de la bande sonore qui les accompagne.

Il ne s'était pas rendu compte qu'il tournait cette cassette en prise directe et, par delà ces images anonymes, c'est lui qu'elle tente désormais de retrouver; lui qui, le visage plaqué contre le caméscope, tout près de l'indiscret micro, n'a pu s'empêcher de manifester sa présence au détour des prises de vue; lui qui, sans l'avoir voulu, tout absorbé qu'il devait être par son tournage, chuchote maintenant à son oreille, se racle sourdement la gorge, siffle entre ses dents, étouffe une exclamation ou laisse échapper un éclat de rire; lui qui, dans la pénombre solitaire de la pièce, revient encore la tourmenter et lui tordre le cœur alors qu'il est parti, sans espoir de retour, et qu'il l'a abandonnée, depuis si longtemps déjà...

La télé cannibale

C'est en déambulant dans le centre de la ville que, brutalement, il s'aperçut qu'il voyait en noir et blanc! Pendant quelques instants, il tenta de se persuader que ce n'était qu'une illusion

d'optique due à ces avenues grises, à ces façades mornes, à cette atmosphère nocturne et pesante, mais il dut se rendre à l'évidence: les vitrines les plus chatoyantes, elles aussi, comme les lampadaires ou les phares des rares automobiles, étaient en noir et blanc!

Il songea qu'une présence humaine et chaleureuse lui aurait peut-être apporté un peu de couleur, mais les rues demeuraient désespérément vides, la cité tout entière semblait désertée. Son quartier ne fit pas exception et, lorsque ses pas le conduisirent dans sa rue, il eut du mal à la reconnaître tant elle lui sembla morose et solitaire. Les fenêtres de son immeuble étaient toutes éteintes, l'éclairage grisâtre de la montée d'escalier le conduisit devant sa porte sans qu'il ait rencontré âme qui vive. Un silence total l'accueillit lorsqu'il pénétra dans le salon. Personne. Où donc étaient sa femme et ses enfants?

Au centre de la vaste pièce, disposée comme sur un autel, trônait la télévision, un modèle luxueux et imposant pour lequel il s'était récemment endetté. Machinalement, il appuya sur le commutateur et, au son d'une musique endiablée, l'image jaillit... *en couleurs!!* Il s'agissait d'un jeu: des individus hilares s'applaudissaient mutuellement dans une atmosphère saturée de paillettes et de strass. Des créatures splendides et court vêtues, des masques de carnaval baricolés, des lots multicolores et clinquants semblaient vouloir conquérir un public enthousiaste et bruyant. La caméra défilait au milieu de ces visages comblés lorsque, soudain, il sursauta: là, au second rang, applaudissant à tout rompre, n'était-ce pas son ami Crétinon et ses voisins, monsieur et madame Jaubart qui, les yeux écarquillés de plaisir, agitaient la main dans sa direction?! Il pensait avoir rêvé lorsqu'au troisième rang, il aperçut sans confusion possible son chef de bureau, ses collègues, ses voisins, tous aux anges!

La caméra revenait à présent vers la scène pour l'épreuve finale du jeu et c'est avec stupeur qu'il découvrit, aux côtés d'un animateur congénitalement souriant, sa propre femme et ses deux filles!! Avec de grands gestes, elles semblaient lui dire de les rejoindre, de venir avec elles et il crut même entendre prononcer son propre nom par le présentateur qui fixait sur lui ses yeux vides et rieurs.

À présent, le public tout entier s'était levé comme un seul homme et lui adressait de grands signes de la main. Que faisait-il donc dans ce lieu sinistre ? Qu'attendait-il pour les rejoindre ? N'était-il pas déraisonnable de demeurer ainsi solitaire ? Décontenancé, il parcourut du regard la pièce sombre où il se trouvait. Ainsi, il lui faudrait quitter tous ces objets chers, cette bibliothèque, ces livres, cette pénombre douce où il avait passé tant d'heures à rêver ou à méditer ?

Il hésita encore quelques secondes puis, après un ultime coup d'œil en arrière, il traversa l'écran et pénétra dans la télévision.

Les amants cathodiques

Cette fois, j'en suis certain. Elle s'apprête à me détruire... Aussi j'entreprends sans attendre, avant que ma vie ne sombre dans l'oubli, la relation des faits étranges qui vinrent la bouleverser.

Des années durant, pourtant, mon existence s'était écoulée sans histoire. J'étais né personnage de film et jamais je n'avais regretté de n'être pas un homme à part entière, de ne pouvoir décider de mon destin ; certes, j'étais condamné à répéter sans cesse le même rôle, mais je croyais naïvement qu'il importait peu d'être de tel ou tel côté de l'écran, pourvu que l'on s'y trouvât bien. Et puis j'en voyais tellement défiler de ces pauvres bougres dans les salles obscures où ils venaient oublier les rigueurs de leur existence et rêver quelques instants qu'ils étaient moi. Ce n'est pas que je tenais la vedette ; au contraire, j'étais tout à fait secondaire, presque accessoire, mais cela convenait à ma personnalité et comblait la modestie de mes aspirations. En outre, je me trouvais dans un film douillet, au milieu de personnages chaleureux ; dans l'ombre des cinémas de province, nous passions paisiblement le temps sans autre souci que de bien jouer une partition que chaque projection rendait plus familière. Même les mauvais rôles de l'histoire avaient fini par s'adoucir et, loin de toute passion, de

toute émotion forte, notre film avait revêtu les teintes pastel d'un rituel, d'une cérémonie apaisante et sans surprise.

Après une carrière honorable, le film fut retiré des circuits commerciaux et nous nous résignâmes au silence. À l'abri de ses bobines que la poussière recouvrit bientôt, le spectacle s'interrompit, les personnages s'immobilisèrent, le temps lui-même s'arrêta.

Notre destin semblait donc s'être accompli lorsque, trois mois plus tard, la chaîne privée TVI décidait contre toute attente de diffuser notre film, de le tirer malgré lui de sa léthargie. Ainsi, du jour au lendemain, nous fûmes brutalement secoués de notre torpeur, poussés en pleine lumière et offerts en pâture à des millions de téléspectateurs. Assurément, notre public était considérable, mais pour le moins composite. Certains auditeurs, éreintés par une journée insipide et une digestion capricieuse, s'assoupissaient déjà lorsque nous pénétrâmes chez eux; d'autres se projetaient de chaîne en chaîne à l'aide de leur télécommande, sans que nous puissions les retenir; la plupart enfin étaient attablés, distraits, peu réceptifs.

Comment jouer devant une telle assistance? Comment lui offrir un spectacle de qualité? Il fut décidé que chacun d'entre nous élitait son propre public pour ne s'adresser qu'à lui seul et non à cette foule anonyme. J'hésitais à me déterminer lorsqu'Elle m'apparut soudain; elle venait de s'installer devant moi sur un vaste divan. Tout en elle me conquit: sa silhouette, sa toilette, sa chevelure... pourtant, ce furent ses yeux limpides, prêts à me donner vie, qui me subjuguèrent aussitôt et me poussèrent à jouer pour elle.

Lorsque le générique défila à l'écran, je perçus une lueur dans ses prunelles émeraude, elle cessa de feuilleter le magazine qu'elle tenait dans ses mains, pour me tendre son regard, et notre histoire commença.

Jamais je ne jouai avec autant de fougue que ce soir-là; jamais aussi je ne souffris autant de l'inanité de mon rôle et de la médiocrité de mes répliques. Néanmoins, je m'acharnai et crus distinguer chez ma belle inconnue un tremblement à peine perceptible, une complicité peut-être, qui me fit tressaillir. Au dénouement, il

me sembla même que j'avais su l'émouvoir, lorsque j'aperçus le magnétoscope qui, posé à côté d'elle, venait d'enregistrer mon film. Elle avait donc l'intention de me revoir! Le cœur battant, j'étais domicilié dans cette cassette et attendis.

Dans les semaines qui suivirent, il ne se passa pas de jour sans que ma spectatrice ne me redonnât vie et contemplât fiévreusement l'écran. Pourtant, mon malheur était total et chaque projection s'avérait un supplice que rien ne pouvait apaiser. Très vite, en effet, j'avais réalisé l'étendue tragique de mon erreur: ce n'était pas mon image qu'elle contemplait de ses yeux mélancoliques! C'était celle du premier rôle, un bellâtre insipide qui ignorait ses regards. Ce déplaisant personnage s'était amouraché d'une actrice pulpeuse venue vanter les mérites d'un parfum, lors d'une coupure publicitaire. Depuis, il dépérissait de ne pouvoir lui avouer son amour en se glissant subrepticement dans son *spot*, et gâchait notre spectacle par un manque de conviction criminel. Dès lors, comment distraire ma bien-aimée de sa fascination malheureuse, sans pour autant la détourner de notre film? Comment briser ce miroir tragique qui nous rendait tous deux aveugles et infirmes? Comment enfin lui donner la chaleur de mon corps et celle de ma vie? Comment faire, mon Dieu, comment?...

Il n'y a plus d'espoir. Tout est fini. Depuis quelque temps déjà, elle semble s'être lassée de notre cassette qu'elle ne regarde plus qu'épisodiquement, sans avoir le cœur d'en attendre le dénouement. Hier soir, j'ai compris à son air de lassitude que c'était la dernière fois... Ce matin, elle est sortie de bonne heure, sans un regard vers l'écran. Depuis, une crainte m'a envahi et m'obsède: cette femme qui détient, comme un dieu aveugle, la clé de mon amour et le fil de ma vie, que j'aime plus que tout mais qui jamais ne m'a entendu, c'est elle qui un jour prochain, demain, ce soir peut-être, glissera mon destin dans l'appareil d'un geste machinal, puis sans remords ni douleur, m'effacera pour toujours.

Je le sais et pourtant, dans la pénombre solitaire de la pièce, j'attends son retour...

XYZ